

# Mythe et histoire dans antiquité grecque : la création symbolique d'une colonie

Autor(en): **Bouvier, David**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **6 (1999)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

**ALLGEMEINE  
BESPRECHUNGEN  
COMPTES RENDUS  
GENERAUX**

CLAUDE CALAME  
**MYTHE ET HISTOIRE DANS  
L'ANTIQUITE GRECQUE**  
LA CREATION SYMBOLIQUE  
D'UNE COLONIE

PAYOT, LAUSANNE 1996, FS 36.70

Il est des concepts qui finissent par devenir de véritables obstacles épistémologiques. C'est le cas du *mythe* qui fascine tant les foules et qui a valu aux Grecs anciens une telle publicité. Toutefois, si l'admiration pour le mythe est unanime dans les milieux non spécialisés, voilà que les hellénistes doutent de plus en plus de la pertinence d'un tel concept. S'il est vrai qu'un mythe est perçu comme tel par tout lecteur dans le monde entier, comment expliquer que personne ne se soit encore mis d'accord sur sa définition? Et si l'existence du mythe – comme catégorie universelle – n'était qu'une illusion, pour ne pas dire un mythe ou une invention?

Cette question, C. Calame l'avait déjà posée dans *Thésée et l'imaginaire athénien* (paru en 1990 et qui vient d'être ré-édité); il la reprend aujourd'hui, plus directement encore, dans son dernier ouvrage, *Mythe et Histoire dans l'Antiquité grecque*, où il examine la fonction de l'imaginaire dans la vie d'une communauté et dans le rapport qu'elle entretient avec son passé.

En quoi les remarques d'un helléniste sur le passé des Grecs peuvent-elles toucher l'homme moderne? Dans l'Occident contemporain, le rapport au passé semble garanti par le travail collectif et constant d'historiens qui se soucient, en principe, d'être rationnels. L'Histoire n'est-elle pas

fille de la Raison, née dans cette Grèce du V<sup>e</sup> siècle qui aurait déclaré révolu l'âge du mythe? C'est alors une surprise de taille que de découvrir, dans la première partie du livre de Calame, que, jusqu'à Aristote au moins, les Grecs n'ont conçu aucune catégorie susceptible de correspondre complètement à notre idée du mythe: si tel ou tel récit peut être désigné comme un «mythos», on ne voit pas que l'ensemble de ces récits ait jamais constitué, aux yeux des Grecs, une classe narrative à part, relevant d'un mode de pensée propre qui s'opposerait à la raison. Achille, Agamemnon, Hélène – ces héros que nos dictionnaires définissent comme des figures mythologiques – étaient pour les Grecs des personnages historiques. Telle version de leurs exploits peut être qualifiée de «mythique», eux-mêmes n'appartiennent pas moins à l'histoire. Homère peut être critiqué pour avoir embelli ou travesti les faits, la réalité historique de la guerre de Troie ne se trouve jamais remise en cause. Si les Grecs ont bien inventé l'histoire et la philosophie, on ne les voit nulle part entreprendre la critique systématique d'une forme de fiction qui serait le «mythe» et qui renverrait à un passé légendaire.

Pour pousser plus avant cette pertinente démonstration, Calame choisit alors l'exemple concret de Cyrène, prospère colonie grecque de Libye, dont la fondation a été racontée tant par les poètes (Pindare, Callimaque, Apollonios) que par les historiens (Hérodote, Ménéclès de Barcé). Telle qu'elle est racontée par les poètes, la fondation de Cyrène contient tous les éléments du merveilleux légendaire: une prophétie de Médée aux Argonautes, une motte de terre engloutie par les flots qui se transforme en île, une nymphe tueuse de lions ravie par Apollon. Sans doute un historien comme Hérodote cherche-t-il à éliminer ces épisodes; sans doute entreprend-t-il de réorganiser la chronologie



des événements; sans doute encore supprime-t-il l'intervention trop directe des dieux. Mais ce travail de rationalisation n'aboutit pas à un partage clair entre ce qui serait d'une part le mythe et de l'autre l'histoire. A bien y regarder, le récit d'Hérodote semble obéir à un enjeu politique: l'action des protagonistes, telle que la décrit l'historien, est essentiellement déterminée par l'oracle d'Apollon à Delphes.

Que l'oracle de Delphes ait joué un rôle dans la politique coloniale des cités grecques est indéniable, mais la part accordée par Hérodote à l'oracle reste excessive. On n'échappe pas à l'impression que l'historien a trouvé là le ressort dont il avait besoin pour organiser son histoire et lui donner un sens moral. Abordant alors l'œuvre d'un historien hellénistique comme Ménéclès de Barcé, Calame observe que chez ce dernier le mobile de l'intrigue narrative n'est plus l'intervention directe ou indirecte d'Apollon mais une guerre civile. Touche-t-on enfin à la vérité historique? Calame se garde bien de le penser en se contentant de nous rappeler un célèbre passage des *Lois* où Platon fait des guerres civiles et des séditions l'un des motifs les plus probables des entreprises de colonisation. Sans procéder à aucune vérification, Ménéclès se contente de récrire l'histoire de Cyrène en l'adaptant aux critères à même de la rendre, tout à la fois, la plus probable, la plus exemplaire et la plus acceptable possible.

Calame peut alors conclure en force et observer qu'«en Grèce ancienne, comme ailleurs, le rapport au passé ne saurait être que symbolique». Une affirmation dérangeante qui pourrait bien expliquer pourquoi certains se plaisent tant à imaginer des Grecs qui auraient définitivement substitué aux mensonges des mythes la vérité de l'histoire.

*David Bouvier (Lausanne)*

## CLAUDE CALAME L'ÉROS DANS LA GRECE ANTIQUE

ED. BELIN, PARIS 1996, 256 P., FF 150.-

Consacré aux pratiques poétiques et institutionnelles de l'amour en Grèce antique, l'ouvrage de Claude Calame se fonde sur une approche à la fois discursive et anthropologique. La première partie propose de construire, à partir des textes poétiques archaïques, un paradigme du sentiment amoureux, sentiment objectivé en tant qu'action d'une force extérieure divinisée, Eros, sur la physiologie de l'individu, conduisant à des stratégies de séduction, voire à la consommation sexuelle. Sur ce dernier point une ligne de partage sépare poésie épique et poésie mélique; si dans le premier cas les amours de héros et de dieux racontés à la troisième personne aboutissent à une union, l'amour des poètes méliques pour un adolescent ou une adolescente, évoqué à la première personne, est destiné à demeurer le plus souvent insatisfait. Resterait alors pour l'énonciateur de ces poèmes la jouissance provoquée par sa propre parole poétique, dont le caractère séducteur est décrit avec les termes mêmes du vocabulaire érotique. Cette thèse portant sur la fonction des vers amoureux dans la poésie mélique archaïque est l'occasion d'introduire dans la deuxième partie de l'ouvrage une perspective historique et comparative, en mettant en lumière les glissements qui s'opèrent dans la poésie alexandrine et dans le roman de l'époque impériale, mais également les analogies susceptibles d'être établies entre les vers érotiques récités au banquet et l'iconographie amoureuse et sexuelle décorant les coupes qui circulent dans ce même banquet.

Portant sur des poèmes énoncés à la première personne, qui participent eux-mêmes d'une pratique amoureuse dans une situation donnée, l'analyse discursive des vers méliques ne peut que conduire à